CAHIER

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE HANOI

LE PAYSAN TONKINOIS
A TRAVERS LE PARLER POPULAIRE

CONFÉRENCE FAITE À LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
LE 19 DÉCEMBRE 1929

PAR

M. PHAM-QUYNH,

Directeur de la Revue Nam-Phong.



HANOI

MCMXXX

CAHIER

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE HANOI

LE PAYSAN TONKINOIS
A TRAVERS LE PARLER POPULAIRE

CONFÉRENCE FAITE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

LE 19 DÉCEMBRE 1929

PAR

M. PHAM-QUYNH,

Directeur de la Revue Nam-Phong.



HANOI

M CM XXX

LE PAYSAN TONKINOIS

à travers le parler populaire (1)

Mesdames,

Messieurs,

En choisissant pour sujet de cette conférence « Le Paysan Tonkinois à travers le parler populaire », je ne crois pas sortir du programme de la Société de Géographie. C'est, en effet, en même temps qu'un essai de linguistique annamite, un sujet de géographie humaine que j'ai l'honneur de traiter devant vous. Le domaine de la géographie s'est considérablement agrandi depuis qu'un savant français, M. JEAN BRUNHES, a intégré dans la vaste synthèse des faits qui constituent la science géographique le fait humain, l'homme, agent de la transformation du globe. Le paysan annamite qui, depuis les origines lointaines de la race, a vécu et prospéré dans le delta tonkinois qu'il a, suivant la forte expression de son langage imagé, fécondé de la « sueur de son front et des larmes de ses yeux », qui, « de la rizière à la montagne », a laissé des traces ineffaçables de son opiniâtre labeur, mérite certes que les géographes s'intéressent à lui, non pas comme une vague entité démographique, mais comme une réalité vivante évoluant dans le milieu qui l'a créée et qu'elle a elle-même contribué à modifier.

Mais cette étude de géographie humaine prétend s'appuyer sur les données du langage. Ce point de vue qu'on pourrait prendre pour celui d'un linguiste impénitent a besoin d'être justifié.

La langue annamite possède un très riche fonds populaire, trop longtemps négligé jusqu'ici par nos lettrés. Comme j'ai eu l'occasion de l'exposer dans une étude antérieure (1), « il y a en ce moment, dans notre pays, un véritable mouvement de renaissance de la langue nationale. Ce mouvement est né d'une sorte de réaction contre

---

(1) Conférence faite sous les auspices de la Société de Géographie de Hanoi le jeudi 19 décembre 1929.
(1) *L'évolution de la langue annamite*, in *Quelques conférences à Paris*, Hanoi, 1923, Lê-văn-Phuc, éditeur.

les caractères chinois, qui constituaient jadis la seule langue écrite de nos lettrés, et sous l'influence de la culture française.

« Les caractères chinois jouaient chez nous à peu près le rôle du latin dans les pays d'Europe au Moyen-âge, avant la constitution définitive des différentes langues nationales. Ils étaient la langue savante cultivée par une classe d'humanistes qu'on appelle *les lettrés*. Ceux-ci qui formaient la seule élite intellectuelle du pays affectaient à l'égard de la langue parlée un dédain transcendant. C'était pour eux la langue vulgaire, la langue du peuple, indigne d'être cultivée par les gens instruits. Non seulement les livres étaient écrits en caractères, mais encore les lettres privées, comme tous les documents officiels et administratifs. L'annamite, le *nôm*, ou langue vulgaire, était bon pour les illettrés, pour le peuple. C'est à peine si de temps en temps un lettré daignait écrire en *nôm* : c'était pour composer de petits poèmes sans importance, sur des sujets plus ou moins frivoles, comme une sorte de délassement aux études plus sérieuses. Il n'y eut qu'une seule exception au début du 19e siècle : un mandarin lettré du nom de Nguyễn-Du composa un ouvrage entier en *nôm*, le *Kiều*, sorte de roman versifié qui est un vrai chef-d'œuvre et montre quelles possibilités littéraires possède la langue annamite et quel parti a su en tirer un écrivain de talent. Mais, dédaignée par les lettrés parce qu'elle n'était pas enseignée dans les écoles, celle-ci a toujours été cultivée dans le peuple qui avait ses poètes préférés, sortes de trouvères ou troubadours chantant l'amour et le printemps, les belles légendes du passé et les charmes de la vie champêtre. C'est ainsi qu'à côté de la littérature officielle, écrite, qu'on peut appeler littérature sino-annamite, parce qu'elle comprend tous les ouvrages écrits en caractères chinois par des auteurs annamites, il existe une littérature populaire, en grande partie orale, qui est peut-être une des plus riches du monde, qui est en tout cas une mine inépuisable de renseignements précieux pour le philologue et le folkloriste — et j'ajouterai pour le spécialiste ou l'amateur de géographie humaine — parce qu'elle émane directement du peuple, qu'elle exprime sous une forme tantôt naïve et simple, tantôt narquoise et volontiers humoristique, l'âme populaire de chez nous.

« Tandis que les lettrés s'enfermaient dans leur tour d'ivoire et se plaisaient à composer des vers chinois qui, ici, ressemblent bien aux vers latins, ou à commenter les vieux classiques, le peuple travaillait à former la langue et à produire cette riche littérature populaire composée de dictons, de proverbes, de sentences, de distiques, de phrases, locutions et expressions plus ou moins assonancées portant des allusions aux faits du passé ou aux coutumes locales, et surtout de chansons, de ces belles et douces chansons qui s'élèvent les

nuits d'été du fond des paillotes ou de l'immensité des rizières et des étangs, et semblent se répercuter dans l'espace jusqu'à la cime frissonnante des bambous. Elles sont, ces chansons, d'un charme infini, d'une suavité profonde. Quiconque a entendu une fois chanter par des repiqueuses de riz du delta tonkinois ou des sampanières de la Rivière de Huê des chansons comme celle-ci :

Montagne, ô montagne, pourquoi êtes-vous si haute ?
Vous cachez le soleil et vous me cachez le visage de mon bien-aimé !

n'oubliera jamais cet accent d'indéfinissable mélancolie lamartinienne qui révèle le fonds de poésie de la race, en même temps qu'il montre l'excellence de la langue capable d'exprimer de tels sentiments.

« Pendant que les lettrés chantaient en vers savants les hommes et les choses de la Chine, nos chanteurs populaires ont trouvé de tels accents pour exprimer la nostalgie de l'amour et la tristesse du souvenir.

« Grâce à l'effort anonyme de ces trouvères qui sont les vrais créateurs de notre langue, celle-ci possède un fonds populaire extrêmement riche, que nos écrivains et nos lettrés ont trop négligé, trop méconnu et n'ont pas su cultiver et exploiter comme il fallait pour lui faire produire une véritable littérature nationale qui eut pu être aussi originale, aussi intéressante que la littérature japonaise, par exemple ».

Nous nous occupons aujourd'hui de recueillir tout ce fonds populaire, et le dernier recueil (1) paru ne renferme pas moins de huit mille numéros comprenant depuis des locutions et phrases de quelques mots jusqu'aux petits poèmes de 20 à 30 vers et davantage, sans compter une multitude de chansons sous forme de quatrains et de distiques. Et ce n'est pas tout. Une enquête plus étendue, des recherches plus approfondies nous apporteront de nouvelles richesses. Et je ne parle que du Tonkin : aucun travail de ce genre n'a encore été, que je sache, entrepris en Annam et en Cochinchine. Car si la langue annamite est une, et qu'il n'y a absolument pas, comme on le croit d'ordinaire, de dialecte tonkinois, de dialecte cochinchinois ou de dialecte annamite du centre, le parler populaire doit varier d'une région à l'autre, et nul doute qu'une enquête faite dans les provinces de l'Annam et de la Cochinchine ne nous apporte un lot considérable de locutions originales et de chansons attrayantes.

---

(1) *Tục-ngữ phong-dao.* (Locutions et chansons populaires, recueillies par Nguyễn-van-Ngoc, inspecteur primaire au Tonkin). 2 vol (360 + 274 pages). — Hanoi, 1928.

Pour nous en tenir au Tonkin, tout le riche fonds qui a été recueilli jusqu'ici représente bien le parler du peuple, un parler savoureux, jailli pour ainsi dire du fond du terroir, sans aucune de ces allures maniérées qui distinguent le langage lettré. L'âme populaire s'y exprime dans toute sa sincérité, dans toute sa candeur, dans toute sa gaieté native, et dirai-je, sa *gauloiserie*. Et comme le peuple est ici en grande partie rural, c'est le paysan tonkinois qui nous apparaît à travers le parler populaire, dans son rude labeur quotidien, dans sa vie ordonnée au rythme des saisons et à la cadence des fêtes villageoises et populaires, dans son humeur enjouée et railleuse, dans son bon sens et sa sagesse foncière.

Je me propose de vous décrire ce *nhà-quê* du Tonkin, en m'appuyant sur des exemples tirés du langage populaire. Mais je me heurte à une première et grande difficulté, celle de traduire en français ces exemples mêmes. Ces mots du terroir, ces scintillements de l'esprit du peuple, ces floraisons du parler paysan sont difficilement transmissibles dans une langue étrangère : ils y perdent tout leur sel, toute leur saveur, si même ils ne deviennent tout à fait incompréhensibles quand il s'agit de jeux de mots intraduisibles ou de quiproquos amusants. Je tâcherai néanmoins de choisir des exemples qu'il soit possible de traduire sans trop s'écarter de l'original, en me résignant à laisser de côté les autres qui sont peut-être parmi les plus caractéristiques.

Je prendrai le paysan tonkinois dès l'âge de 10 ou 12 ans, où perché sur son buffle il le conduit paître aux champs en chantant des chansons d'une naïveté charmante ou en jouant de la flûte de bambou, et je le suivrai jusqu'au jour où devenu notable du village il a sa place sur la première natte dans la maison communale et où, considéré comme une autorité par ses cadets; il leur donne en des formules savoureuses ou des préceptes lapidaires des conseils judicieux, fruit de l'expérience et de la sagesse. Je ferai une incursion dans sa vie sentimentale et je tâcherai de surprendre les confidences qu'il fait à ses petites amies les paysannes et les réponses de celles-ci, quand pendant les froides journées du 12° mois ils font ensemble le repiquage dans des champs de boue, ou les chaudes journées du 5° mois, la moisson sous un soleil ardent, ou encore pendant les claires nuits de lune ils irriguent leurs champs desséchés en balançant de petits seaux d'un mouvement agile et rythmique. Je m'efforcerai de vous découvrir ses pensées, — car il en a, — et, si possible, quelques côtés de son âme qui n'est pas si fermée, si énigmatique qu'on se l'imagine d'ordinaire et qui s'exprime volontiers dans des chansons tantôt joyeuses, tantôt mélancoliques, dont beaucoup sont de purs joyaux de notre langue.

Le petit *nhà-quê*, quelque pauvre qu'il soit, à l'âge de 7 ou 8 ans, est mis chez un maître d'école, un *thầy-đồ*, lettré sans emploi qui volontiers se fait instituteur de village. Il y apprend dans le « Livre des trois caractères » un certain nombre de caractères chinois usuels et quelques préceptes de morale courante qu'il ne comprend peut-être pas encore, mais qui lui serviront plus tard. Les caractères lui sont utiles, car il faut bien pouvoir lire les tablettes des ancêtres et écrire correctement au moins ses propres nom et prénoms. Quant aux préceptes, ils enseignent des choses que de tout temps la morale et la coutume ont tenu pour sacrées et dont il n'est pas indifférent de connaître la formule devenue presque rituelle : les trois relations fondamentales : prince et sujet, père et fils, époux et épouse ; — les cinq vertus cardinales : l'humanité, la justice, l'urbanité, la prudence, la fidélité ; — les devoirs de la piété filiale, du culte des ancêtres, etc...

Après un ou deux ans, notre petit *nhà-quê* quitte son *thầy-đồ*, parce que ses parents n'ont pas les moyens de le laisser continuer ses études plus loin pour devenir un lettré, et puis parce qu'il est déjà en âge de les aider dans leurs travaux. A dix ans, il faut savoir conduire son buffle aux champs, ou alors on n'est qu'un vaurien.

Du reste, dans son petit esprit, comme dans la jugeote du grand *nhà-quê* son père, il y a lettrés et lettrés comme il y a fagots et fagots : il y a des lettrés arrivés, reçus aux grands concours et devenus mandarins, — c'est le petit nombre, — il y en a d'autres beaucoup plus nombreux, qui n'arrivent à rien, traînent une vie misérable : ce sont des lettrés faméliques. Mieux vaut être un rude paysan qu'un de ces hommes aux longs ongles, à la tête bourrée de caractères, mais incapables de gagner leur vie.

Certes, la convenance exige qu'on leur témoigne de la déférence, un respect tout extérieur, car il représente le savoir qui doit être honoré. La hiérarchie traditionnelle n'est-elle pas : lettré, cultivateur, artisan, marchand (*sĩ, nông, công, thương*) ? Mais intérieurement on n'en pense pas moins : « Premièrement le lettré, secondement l'agriculteur, c'est parfait ; mais quand le riz est fini et qu'il faut courir après, c'est : premièrement l'agriculteur, et secondement, le lettré ! »

Le prestige de la littérature n'en impose pas à notre paysan, et il n'a pas tout à fait tort. De même les ordres du mandarin qui, comme il est d'usage dans toutes les administrations, sont toujours d'extrême urgence : le satellite porteur du *trát* mandarinal en exige l'exécution immédiate, il devient menaçant. Notre paysan lui répondra : « Le mandarin est pressé, mais le peuple ne l'est pas. Si le mandarin est pressé, qu'il se mette à la nage et qu'il continue sa route ! »

Non pas qu'il soit irrespectueux ou frondeur, mais on ne lui en impose pas, et il sait mettre les choses et les gens à leur place.

Pour en revenir à notre petit Nguyên, — ainsi l'appelons-nous, car il est multitude, — le voilà donc conducteur de buffle. Confortablement installé sur sa grosse bête, il se promène à travers champs en compagnie d'une bande d'autres conducteurs de son âge. Et ils chantent l'un après l'autre ou tous en chœur :

Bom, le petit paysan, a un éventail en spathe d'aréquier.
Le richard du village demande s'il veut bien l'échanger contre 3 bœufs [et 9 buffles ;
Bom dit qu'il ne veut pas de buffles.
Le richard demande à donner en échange une mare profonde pleine de [tanches (*mè*) ;
Bom dit qu'il ne veut pas de tanches.
Le richard demande à donner en échange un radeau rempli de bois de *lim* ;
Bom dit qu'il ne veut pas de bois de *lim*.
Le richard demande à donner en échange une chanterelle ;
Bom dit qu'il ne veut pas de chanterelle.
Le richard lui offre enfin une boule de riz, et Bom rit (il accepte).

Comme Bờm de la chanson, notre Nguyễn se laisse volontiers tenter non seulement par un bon gâteau de riz, mais encore par toutes sortes de jeux et d'amusements des garçons de son âge : cerf-volant, jeu au lancé ou jeu de la sapèque, jeu à pile ou face, etc. Et il lui arrive d'attacher son buffle à un arbre et de courir avec les camarades ou de jouer ainsi jusqu'au soir. A la nuit tombante, quand il faut rentrer la bête, il se trouve qu'elle n'a pas mangé. Alors que fait-il ? Il prend une spathe d'aréquier, l'applique sur le ventre du buffle et l'enduit de boue épaisse. Il croit ainsi tromper son père en lui affirmant que la bête a mangé parce qu'elle a le ventre si gros. Mais à malin malin et demi. Il ne sait pas que le Ciel a donné aux bêtes comme aux hommes l'usage de la parole : elles ne s'en servent pas souvent, mais il leur arrive de parler quelquefois quand l'homme se montre méchant ou injuste avec elles. Le buffle est un animal intelligent : il parle quand il le faut. Donc, arrivé devant la porte, comme le père demande si l'animal a bien mangé, avant que Nguyễn ait eu le temps de répondre, il crie dans un beuglement de colère : « Mangé ? Mais je n'ai rien mangé ! Voyez : dedans, c'est une spathe d'aréquier, et dehors une couche de boue. Et encore des coups par dessus le marché ! » C'est ainsi que Nguyễn a été dénoncé par son meilleur ami, le buffle, parce qu'il n'a pas été bon avec lui. Et il mérite les dix coups de rotin que son père lui administre sur les deux fesses.

Il ne recommencera plus, mais quant à mentir, il en a toujours un peu la tentation. Car il se sent beaucoup de sympathie pour le

fameux *Thằng Cuội*, le menteur invétéré, qui pour avoir menti toute sa vie et joué des tours pendables à tous les hommes, est finalement exilé dans la lune où on le montre encore asis sous un banian.

Thang Cuôi, dit la chanson, est assis sous le banyan.
Il laisse le buffle manger le riz mûr, et appelle son père à tue-tête.
Mais son père est en train de couper l'herbe dans les champs célestes ;
Et quant à sa mère, montée sur un cheval, elle se promène sur ce pont
[céleste qu'est l'arc-en-ciel.

Mais tout en menant cette vie pleine de liberté et un peu vagabonde, en compagnie de son ami le buffle qu'il aime malgré tout, si parfois il le laisse un jour sans lui donner à manger, petit Nguyễn devient grand :

J'étais un tout petit *bé-con,*
Et me voilà maintenant grand et sage.
A mon père qui me nourrit, à ma mère qui m'habille, à mon maître qui
[m'instruit,
Je dois maintenant songer à payer la dette que j'ai contractée envers eux.

Et à partir de ce jour commence pour lui une rude vie de labeur, la vie du paysan tonkinois, qui de l'aube au soir, sous le soleil comme sous le crachin, laboure ou repique dans la boue des rizières. Vie harassante, vie pénible, dont il ne se plaint pas, mais dont il voudrait que les autres se rendent compte quand ils profitent du fruit de son labeur :

O quiconque tient dans sa main un bol plein de riz,
Je voudrais qu'il sache ce qu'un de ces grains tendres et odorants m'a
[coûté de peines et d'efforts !

Cette vie est aussi pleine d'aléas : la sécheresse, l'inondation, le typhon, les insectes, une pluie trop abondante ou trop rare, autant de soucis, avec la perspective de voir un jour tous ses efforts réduits à néant. Mais il ne se décourage pas :

Je prie le Ciel de nous donner la pluie et le soleil à temps.
Ici je herse à sec, et là je laboure à l'eau
Je ne ménage ni mon temps ni ma peine.
Une nappe d'argent couvre aujourd'hui la rizière, mais des épis d'or la
[remplaceront un jour.
Je prie quiconque de ne pas laisser la rizière en friches :
Chaque pouce de terre, c'est un pouce d'or

On sent dans ces paroles l'amour profond qui attache le paysan tonkinois à sa rizière, malgré les fatigues et les soucis qu'elle lui donne :

Quand je laboure ma rizière à midi,
Des gouttes de sueur tombent de mon front comme une pluie sur le sillon

Il sait que dans ce pays, c'est la rizière qui seule donne la richesse :

Allons, mes amis, labourer et repiquer.
Nous nous donnons de la peine aujourd'hui, mais nous serons riches plus [tard.
Dans la rizière haute et dans la rizière basse,
Le mari herse, la femme repique, le buffle laboure.

Le mari, la femme, le buffle, voilà les trois éléments de la prospérité paysanne. Si tous les trois travaillent, — et ils travaillent avec ardeur, — on peut être presque sûr de la récolte prochaine. Presque seulement, car il y a toujours un élément imprévu, le hasard, qui ici joue un grand rôle et qui au dernier moment peut anéantir tout cet effort. Ce hasard prend toutes les formes et tient continuellement en haleine le pauvre cultivateur :

Il y a des gens, dit-il, qui vont repiquer pour un salaire.
Moi, en repiquant, j'ai une foule de soucis :
Je fais attention au ciel, à l'eau, aux nuages,
A la pluie, au vent, au jour, à la nuit,
A mes jambes pour voir si elles sont solides ;
Et mon cœur n'est tranquille que quand tout est calme dans le ciel et [sur la mer.

Et toute l'année, sauf le premier mois qui suit le Têt, l'homme et la terre travaillent sans repos. En dehors des deux récoltes de riz, il y a le maïs, les patates, les haricots.

Le premier mois, dit la chanson, est le mois où l'on se délasse.
Le deuxième mois, on cultive les haricots, les patates, les aubergines,
Au troisième mois, les haricots sont déjà mûrs,
Nous allons les couper, les rentrer à la maison et les faire sécher,
Au quatrième mois, on va acheter des buffles et des bœufs,
Et on prépare la récolte du cinquième mois.
Le matin, on plonge le paddy dans l'eau ;
Quand les grains poussent, on les en retire,
On les transporte dans la rizière pour les semer.
Quand ils deviennent des *ma*, on les enlève et les rentre à la maison.
On prélève une somme d'argent pour louer des repiqueuses.
Après avoir repiqué, on se repose quelque temps.
On prépare la rizière pour qu'elle soit nette de toute herbe et de toute ivraie.
Il faut que l'eau qu'elle contient baisse jusqu'à ce qu'il n'en reste plus [qu'un ou deux dixièmes,
Pour irriguer, on se sert d'un seau unique pour les rizières basses,
Et de deux seaux pour les rizières hautes.
On attend le moment où les épis se forment déjà dans leurs gaines
Pour payer les ouvriers qui travaillent avec vous.
On n'a plus alors qu'à attendre le dixième mois.
Munis de faucille, nous irons moissonner dans nos champs :
Nous rentrerons le paddy à la maison.
On le fera sécher, on l'éventera pour qu'il soit propre et voilà la récolte [terminée.

Cette chanson résume le calendrier agricole de l'année. Elle donne l'emploi du temps du paysan du premier mois jusqu'au dernier. Mais

si celui-ci travaille toute l'année, il ne manque pas aussi d'occasions de s'amuser ; quand elles se présentent, il s'y donne à cœur joie. Il y a d'abord les fêtes en l'honneur du génie tutélaire du village ; elles se célèbrent avec plus ou moins de solennité, suivant les années, suivant les bonnes ou mauvaises récoltes. Les années d'abondance, la fête dure plusieurs jours : le village est en liesse ; on tue bœufs et buffles et force cochons ; on fait bombance. Une troupe de comédiens ambulants est engagée qui joue devant le *đình* ; des chanteuses chantent devant l'autel du génie et devant l'assemblée des notables ; les habitants par ordre de préséance se tiennent tout autour ; femmes et enfants sont aussi de la fête.

Mais il n'y a pas que les fêtes du village ; il y a aussi celles des villages voisins à plusieurs lieues à la ronde. Et certaines sont célèbres dans toute une région, ou même dans le pays tout entier. Quelques-unes se rattachent à des coutumes moyen-âgeuses dont le souvenir se conserve encore, puisqu'il est perpétué dans des chansons et locutions populaires : « Les régates du village de Đăm, les processions du village de Giá, les fêtes publiques de Thầy, dit une chanson bien connue, sont certes fameuses ; mais rien ne vaut le jour de clôture des fêtes de La ». D'après la tradition, le village de La avait une coutume curieuse : les fêtes duraient plusieurs jours ; la dernière nuit, avant la clôture, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles étaient tous réunis dans le *đình*, et à un certain moment, toutes les lumières étaient éteintes... Cette sorte de saturnale rituelle était commandée par la divinité, sanctionnée par la tradition et devait s'accomplir pour la prospérité du village et la santé de ses habitants.

D'autres fêtes sont connues comme des occasions de flirts entre jeunes gens et jeunes filles. Telle est celle de la pagode de Thầy, au village de Sài-sơn, dans Sơn-tây :

Le quatrième jour du troisième mois, dit la chanson,
On sort de la fête de Lang pour aller à celle de Thay.
A la pagode de Thầy, il y a une grotte compliquée.
Dont les jeunes gens célibataires gardent toujours un bon souvenir !

Car Nguyễn, pour *nhà-quê* qu'il soit, aime la galanterie. Il flirte lui aussi. Et ses chansons galantes ne sont pas dénuées de valeur littéraire. On en formerait aisément un recueil délicieux qui serait le florilège de notre littérature populaire.

Dans la rizière, jeunes gens et jeunes filles travaillent souvent ensemble. Le repiquage, la moisson, l'arrosage sont autant d'occasions pour eux de se rencontrer du matin au soir. Et alors d'un champ à l'autre, ce sont des chansons continuelles, véritables duos d'amour qui animent l'immensité de la rizière infinie.

Pour faire la cour à une petite amie, notre paysan lui dit :

Qui que vous choisissiez, il vous faut un mari :
Venez avec moi, je vous dorloterai dans mes bras !

Cette entrée en matière vous paraît peut-être un peu brusque. Mais Nguyên est beaucoup plus délicat qu'il n'en a l'air. Ecoutez-le :

Rentrée chez vous, est-ce que vous vous souvenez de moi, chère amie ?
Moi, je pense toujours à vos belles dents quand vous riez.
Cette bouche qui rit, je voudrais bien l'avoir, dussé-je débourser cinq
[ligatures.
Dix ligatures même, je ne les regretterais pas autant que ma bien aimée.
Ma bien-aimée, je voudrais la mettre dans une cassette précieuse,
Recouverte d'un couvercle d'or, que je mettrais sur l'autel même des
[ancêtres.
Tenez, la nuit d'hier, j'ai pensé trois ou quatre fois à ma cassette ;
Je la voyais en rêve, mais aussitôt réveillé, je ne la retrouvais plus sous
[ma main.

Si c'est une jeune paysanne inconnue, on s'informe d'abord si elle est libre. Les mœurs ne tolèrent pas qu'on fasse la cour à une femme mariée. Si la chose arrive aux oreilles des notables, c'est une forte amende à payer, et c'est la déconsidération pour la famille.

Je me procure une ligne de bambou royal, un hameçon d'or,
Avec un appât de jade, et je le jette dans la bouche du dragon.
Les gens pêchent des poissons à la mer ou dans les fleuves.
Moi, je voudrais pêcher une gente demoiselle appartenant à une famille
[honorable.
Que celle d'entre vous qui est déjà mariée rejette mon appât ;
Que celle qui n'a pas encore de mari le morde !
~~On s'informe, et la jeune personne répond~~ :

On s'informe, et la jeune personne répond :

Et maintenant voici ce que demande le prunier au pêcher ;
— Quelqu'un a-t-il déjà pénétré dans le jardin des roses ?
— Puisque le prunier veut bien le demander au pêcher, voici ce que le pêcher
[lui répond :
Il y a un sentier qui conduit au jardin des roses, mais personne ne l'a encore
[foulé.

Cette réponse n'est-elle pas charmante ? Ainsi rassuré, on devient plus entreprenant.

O la demoiselle qui coupe l'herbe toute seule !
Laissez-moi couper avec vous pour que nous soyons deux.
Avez-vous encore pour longtemps à couper ?
Nous couperons ensemble et nous serons une paire d'époux !

Pour flatter et pour plaire, on fait des comparaisons, on débine les autres :

O la demoiselle qui a les joues blanches comme la farine et des lèvres carmi- [nées
Vous vous exposez au soleil et à la pluie et vous êtes toute gentille, toute [aimable
Tandis que l'autre demoiselle qui a beau s'arranger le visage et les sourcils,
Qui est couverte de bijoux, elle n'arrive qu'à se rendre fort déplaisante !

Pour convaincre, on a recours à l'argument classique : il faut que jeunesse se passe : les beaux jours ne durent pas et la vieillesse est là qui vous attend :

O la demoiselle qui a les joues toutes roses,
Vous n'êtes pas encore mariée et vous attendez quelqu'un.
Les jours passent vite dans la chambre solitaire ;
Ces cheveux noirs seront bientôt teintés de blanc et la peau rappellera [l'écaille de la tortue !

Enfin, on devient lyrique et hyperbolique dans l'éloge et la flatterie :

Vos bras, mademoiselle, sont blancs comme de l'ivoire ;
Vos yeux qui lancent des œillades, on dirait qu'ils coupent comme un cou- [teau pour noix d'arec.
Votre bouche qui rit ressemble à une touffe de fleurs d'agléa,
Et le turban qui ceint votre tête est une fleur de lotus.

Pour décider la jeune fille qui hésite, on tente un coup décisif : on lui promet qu'elle sera heureuse ; elle ne sera plus une petite paysanne, mais une grande dame :

Si vous consentez à être ma femme,
Vous ne vous fatiguerez plus au labourage ni au repiquage.
Assise devant la fenêtre, vous ferez des chiques de bétel ;
Et deux servantes se tiendront à vos ordres de chaque côté.

On dépeint les charmes de la vie commune entre deux êtres qui s'aiment et qui ont même cœur et mêmes sentiments :

Voyez cet éventail qui a dix-huit lames au milieu,
Recouvertes de papier et fermées aux deux bouts par deux baguettes.
Cet éventail, je m'en sers pour me couvrir la tête,
Et la nuit, quand je me couche, il est à mes côtés.
Combien je souhaite que vos parents deviennent les miens,
Et que vous puissiez garder cet éventail comme un gage de notre amour
Après, nous aurons même couverture, même oreiller.
Nos vêtements, nos turbans, nous les mettrons tous ensemble.
Nous nous coucherons dans un même lit en style chinois ;
Nous nous servirons de la même boite à bétel, du même tube à chaux ;
Nous mangerons le riz de la même marmite.

Nous emploierons pour nos cheveux la même essence de badiane et la même [lotion parfumée.
Et nous les peignerons avec le même peigne d'ivoire.
Enfin, nous nous regarderons dans le même miroir qui reflétera également [la fleur que vous portez à votre tête.

Le rêve de la grande vie, de la vie de luxe des citadins, n'est pas sans hanter parfois l'imagination du paysan tonkinois. C'est pour avoir tout cela : le lit en style chinois, la boîte à bétel en argent, l'essence de badiane, le peigne d'ivoire, le miroir qui reflète deux visages d'amoureux..., cela ou des similis et des *ersatz* : — la lotion Coty au lieu de l'essence de badiane, le lit de fer branlant, la glace fendillée et craquelée des infects garnis..., — c'est pour cela qu'il désertera un jour, qu'il déserte déjà la campagne pour aller dans les villes où il n'aura que des déboires. Comme on voudrait lui faire comprendre combien il est plus digne, plus noble d'être un *nhà-quê* authentique qu'un boy ou qu'un coolie des villes !

Mais mon paysan ne quittera pas son village, parce que s'il rêve parfois à ce luxe frelaté, il a trop de bon sens pour s'y complaire ; du reste, il a un idéal qui est beaucoup plus près de son cœur et qu'il pourra réaliser un jour tout en restant à la campagne : celui de devenir un notable et d'avoir... plusieurs femmes, qui seront pour lui des compagnes et des aides dans le pénible travail de la rizière. Son rêve, le voici :

A chacune des cinq veilles de la nuit, une de mes cinq femmes m'assiste :
Ma première me prépare le thé et les chiques de bétel ;
Ma deuxième étend les nattes et répartit les cartes à jouer ;
Ma troisième s'occupe de l'intérieur et de l'extérieur ;
Ma quatrième fait le lit et évente la moustiquaire ;
Ma cinquième — qui est ma préférée — s'est réveillée le cœur bien gros :
Elle a préparé une crème et un potage d'haricots, et me les offre timidement.
En me disant : — Goûtez un peu de ça, cher ami, vous me ferez plaisir !

Quand ce rêve sera réalisé, Nguyễn ne sera plus un simple paysan ; il deviendra un bourgeois cossu, un rentier de campagne, et ne nous intéressera plus. Revenons donc à ses flirts et à ses galanteries avec ses compagnes, les petites paysannes, qui nous initient à sa vie sentimentale, assez simple d'ailleurs puisqu'elle ne vise qu'à trouver une jeune fille qui puisse devenir une épouse digne de son cœur :

Assis sous un citronnier, je mange des citrons.
J'interroge l'arbre, j'interroge les branches et les feuilles.
Et je vous demande si vous voulez bien que nous soyons mari et femme.
Nous aurons des enfants : vous porterez une fille et moi un garçon.

Aussi choisit-il des filles sérieuses, telle cette petite paysanne qui, avec sa double charge pleine de légumes et de fruits, s'en va d'un pas pressé au marché voisin. Il l'aborde en route ; elle lui répond :

Rentrez faire la cueillette des haricots et des aubergines.
Laissez-moi aller au marché ; c'est aujourd'hui le jour et il ne faut pas que [je le manque.
Si je manque le jour du marché, je perds ma peine et mon argent.
Et puis, que dira-t-on de moi ?
Si jamais je prends un mari, je dois m'occuper du ménage.
Mais quand on manque les jours de marché, comment peut-on être une [bonne ménagère ?

Mais toutes les paysannes ne sont pas aussi sages. Il y en a de fort coquettes. Il y en a qui ont la langue bien pendue et répondent du tac au tac à tous les propos galants qu'on leur adresse.

— Vous portez une lourde charge, dit à l'une d'elles un jeune homme, et [vous allez sur une route qui fait des détours.
Ce n'est pas moi qui la porte; mais elle pèse sur mon cœur.
Vous portez une lourde charge et la route est longue.
Laissez-moi la porter pour vous, nous deviendrons mari et femme.
Elle répond : — Si vous portez ma charge, je paierai votre salaire ;
Quant à devenir mon mari, vous ne le méritez pas, je vous le dis franche- [ment

Et celle-ci, par exemple, qui affecte un mépris vexant pour le sexe fort :

Les hommes, qu'est-ce que ça vaut ? Trois sapèques la dizaine !
On les enferme dans une cage comme des oiseaux, et on les tient dans la [main.
Tandis qu'une femme vaut trois cents ligatures ;
On l'installe sur une natte fleurie et on la contemple.

Elle a certainement raison, cette petite paysanne. C'est la royauté de la femme dans tous les pays du monde ; et les hommes n'ont qu'à s'incliner devant cette souveraineté incontestée.

Et cette autre qui va beaucoup plus fort, puisqu'elle ne menace de rien moins que de nous écraser tous, les pauvres hommes :

Nous sommes, nous, les filles aux clochettes d'or (les fées célestes) ;
Nous nous tenons au haut de la montagne et nous égalons le Ciel.
Nous sommes la pierre de taille du palais céleste ;
Et vous autres, vous n'êtes qu'une bande de souris qui essayent d'ébranler [la colonne.
Maudits soyez-vous, bande de petites souris !
La pierre tombera sur votre tête et vous serez pulvérisés !

Elle est terrible, celle qui chante de pareilles chansons ! Il faudrait que ses sœurs la délèguent un jour à quelque congrès féministe international. Elle sera de taille à les défendre et à revendiquer tous les droits de la femme annamite.

Heureusement, toutes les paysannes de ce pays ne sont pas des amazones de cet acabit. Elles sont en général douces, réservées, aimantes.

Ecoutez cette petite amoureuse :

Hier, il faisait un clair de lune de quinzième jour.
Vous passiez devant chez moi, et je ne pouvais me tenir tranquille.
Je m'éprends de vous non pas parce que vous êtes riche,
Mais parce que vous êtes si distingué et si doux.
En vous voyant, il semble que je rêve,
Et j'imagine que vous et moi nous sommes une paire de phénix.
Je vous voyais et je n'ai pas eu le temps de vous adresser la parole ;
Déjà vous étiez bien loin.
Toute la nuit je rêvais,
Et je vous vis en songe à côté de moi.
Quand je me réveillais, c'était le silence et la solitude.
La maladie d'amour se déclarait en moi et ne m'a pas quittée de la journée.
Un lien prédestiné doit certainement nous unir l'un à l'autre.
Je vous en prie, venez me voir un moment,
Que je vous dise ce que j'ai dans le cœur !

Et cette autre dont l'amour prend déjà les allures de la passion :

La coupe d'amour à laquelle nous avons bu est une vraie coupe d'ivresse.
Le chapeau d'amour dont je me couvre la tête me protège du soleil et de [la pluie ;
Le peigne d'amour est celui dont je me sers pour me peigner les cheveux ;
Le miroir d'amour est celui qui reflète mon visage.
Je me sens toute triste, et je repense à vous :
Il me semble qu'un couteau fin comme une feuille de bambou coupe nos [entrailles, à vous et à moi.
Des serments solennels échangés depuis lors doivent nous lier l'un à l'autre.
Et quand pourrons-nous nous retrouver ensemble ?
Notre amour est déjà pris dans l'écheveau de la tristesse ;
Pourtant, je me résignerai pour vous attendre, cher ami.

Et voici une amante qui attend son ami et qui est un peu jalouse de celles qui sont déjà mariées.

Celles qui ont un mari prennent en pitié celle qui n'en a pas,
Qui n'en a pas et qui se tient dans un coin de la rizière pour attendre,
Pour attendre la venue de son amant.
Quand il est là, elle est toute réconfortée comme par un divin élixir.
— Si vous partez, cher ami, laissez-moi votre robe,
Votre robe, je la porterai, et je me coucherai sur votre oreiller pour vous [attendre
Et j'inscrirai sur le mur les vers qui contiennent notre serment d'amour.

Mais une jeune fille de bonne famille n'est pas libre de choisir l'époux de son cœur. Ce pouvoir appartient aux parents qui en usent souverainement. Ainsi le veulent la morale et la coutume ; et c'est là la destinée parfois tragique des douces filles d'Annam.

O amant de mon cœur, que je suis triste, que je suis malheureuse !
Je suis telle une mangue qui est suspendue à l'arbre.
Le vent d'est, le vent d'ouest, le vent du sud, le vent du nord,

La battent de tous les côtés et la font balancer sur l'arbre.
Un beau matin, le hasard la fera tomber dans les mains de qui ? Je ne sais !
Voyez ce bosquet de bambou, voyez ce prunier en fleurs (symbole de la jeunesse [et de l'amour) ;
Le dieu des fils rouges, la déesse de la lune unissent les gens au hasard.
Moi, j'attends une fois, j'attends deux fois,
Je me morfonds à attendre et à aimer toute seule.
Je sais que vous m'aimez, vous aussi, mais mon père, ma mère, tous les [miens ne m'aiment pas.

Parmi les amoureuses, il y en a de soupçonneuses et de jalouses :

— Vous rentrez, cher ami, hâtez-vous de revenir.
Ne me faites pas attendre sous la froide rosée.
Je supporterai la froidure, mais avec l'espoir que nous aurons chaud [ensemble.
Que nous nous couvrirons l'un l'autre avec la robe courte et avec la robe [longue...
A moins que vous ne vous laissiez séduire par quelqu'une.
Auquel cas ni la robe courte ni la robe longue ne nous serviront plus à rien !

Il y en a aussi de décidées et d'énergiques, telle celle-ci qui aime un homme marié et qui est prête à tout pour satisfaire sa passion :

En vous voyant je voudrais bien vous saluer ;
J'ai peur que votre femme emporte son couteau avec elle.
Mais si elle a son couteau par devers elle, moi j'aurai mon poignard sous [le bras,
Et puisque nous nous aimons, nous ferons une brèche dans le mur pour nous [voir.

Il y en a qui mal mariées deviennent des désabusées et finissent par se dégoûter de l'amour et du mariage :

— Vous, mon mari ? Moi, votre femme ?
Mais c'est un fardeau que nous traînons l'un et l'autre :
Chacun dans la vie a sa dette à payer ;
Autrefois les hommes se plaignaient de leurs femmes, aujourd'hui les femmes [en ont assez des hommes !

Elles ne se font pas d'illusions sur les défauts de leur mari :

— Mon mari, eh bien, il est laid et noir.
Non seulement il n'a aucune beauté, mais encore il boîte.
Mon mari, mais il a la figure grêlée, ravagée par la variole.
En marchant, ses jambes ressemblent au caractère *bát* et de ses yeux lou- [ches il lorgne le ciel,
Quand il y aura fête du village au 1er mois,
Je le proposerai comme porteur de gong !

Mais la plupart des femmes annamites sont douces et obéissantes. Une éducation séculaire leur a appris la résignation et l'habitude de se plier à tous les caprices de leur mari.

Elles ne perdent rien d'ailleurs de leur suprématie dans le ménage ; car c'est un fait que dans les familles annamites, c'est la femme qui dirige effectivement ; l'homme règne et ne gouverne pas ; la femme ne règne pas, mais gouverne, et elle gouverne beaucoup plus par la douceur que par la violence.

. Quand le mari se fâche, dit la chanson, la femme se fait câline,
Et le sourire aux lèvres, elle lui demande : — De quoi vous fâchez-vous, cher
[ami ?
Est-ce que par hasard vous vous fâcheriez de moi ?
Mais si vous voulez prendre une concubine, je la choisirai pour vous.

C'est une suprême habileté. Vous avez vu qu'elle s'offre à choisir elle-même la concubine : c'est un droit que la coutume et la loi lui réservent, et elles sont en cela fort sages. Elles veulent sauvegarder les droits de l'épouse principale, de la matrone qui, dans la cité jaune, joue un rôle aussi important, aussi éminent que dans la cité antique.

Je ne veux pas quitter ce chapitre de la galanterie paysanne sans parler de la veuve. La « veuve-joyeuse » est un des personnages qui excitent le plus la verve populaire. Chacun connaît le distique impayable qui a fait l'objet de nombreuses compositions humoristiques :

La fille dit à sa mère : — Maman, je veux un mari.
Et la mère de répondre : Mais, ma petite, j'ai le même désir que toi !

Et cette autre veuve qui pleure ainsi son défunt mari :

Les riches offrent à leurs morts de la viande, du poisson, du riz, du bouillon,
Pauvre, j'offre à vos mânes, ô mon mari, un peu de légumes et de sel en guise
[de sacrifice d'adieu, car je vais me remarier.
Et je pleure : — O mon défunt mari !
Si vous participez de la nature des esprits, sortez de la tombe et revenez
[goûter un peu de riz et entendre la musique ;
Puisque vous avez trépassé, ne soyez plus jaloux, je vous en prie.
Laissez à un autre le soin de s'occuper d'une pauvre femme !
D'une main je brûle la baguette d'encens, de l'autre je tiens la tablette,
Et je dis : — O vous, qui êtes maintenant un esprit, protégez-moi dans
[ma nouvelle vie !
Je m'adresse ensuite à mes enfants : — O mes enfants ! le grand, le petit,
[et la toute petite !
Restez tous avec votre grand-père, avec votre grand'mère,
Et laissez votre maman aller refaire sa vie pour vous donner quelques petits
[frères et sœurs encore.
Votre père qui est mort m'a laissé le cœur insatisfait ;
J'ai consulté un devin, et il m'a dit que dans mon ventre attend encore pour
[sortir une bande de vos petits frères et sœurs !
O mon fils aîné, va chercher ton oncle,
Pour que je lui passe la direction de la famille.
Et sache, mon enfant, que plus tard, quand je serai morte, tu pourras me
[faire des sacrifices de trois bœufs,
Tu ne me contenteras pas autant que de me laisser aujourd'hui me remarier,
O mon enfant, ta mère désire un mari !

Mesdames et Messieurs, je me suis étendu un peu longuement sur ce chapitre de la galanterie, parce qu'il est le plus original, le plus riche du parler populaire. Et pourtant que de chansons, que de locutions savoureuses je voudrais vous citer encore. J'ai délibérément laissé de côté toutes celles qui sont d'une verve un peu trop truculente, d'une gauloiserie un peu trop osée. J'hésiterais à les transcrire en français. Je pourrais peut-être les traduire en latin, qui, dit on, brave impunément l'honnêteté ; mais je vous avoue humblement que j'ai une ignorance à peu près complète de la langue de Cicéron.

D'ailleurs, il ne suffit pas de connaître seulement la vie sentimentale du paysan et de sa compagne la paysanne tonkinoise. Il est bon de savoir aussi ce que le *nhà-quê* de ce pays pense de beaucoup d'autres choses, et par exemple son attitude à l'égard de la divinité ou du surnaturel.

Cette attitude est celle prescrite par Confucius lui-même : à l'égard de la divinité, la respecter et s'en tenir à distance ; l'adorer, lui offrir des sacrifices comme si elle était là, sans être tout à fait sûr qu'elle y soit effectivement.

Il n'y a pas de peuple moins fanatique, plus tolérant que le peuple annamite ; et si le paysan est superstitieux, il n'est pas mystique. Il conçoit les êtres surnaturels : génies, immortels, dieux, bouddhas et bodhisattvas, esprits plus ou moins bienfaisants, mânes des ancêtres..., sur le même patron que ceux de ce monde. Ils sont des sortes de mandarins de l'autre monde, et comme les mandarins terrestres, il n'y a aucun intérêt à les indisposer ; il convient au contraire de gagner leurs bonnes grâces. On y arrive assez facilement et économiquement, puisque des objets votifs en papier remplacent les objets réels, et par exemple, les barres d'or et d'argent (c'est-à-dire en papier doré et argenté) tiennent lieu de pièces sonnantes et trébuchantes. Ainsi on s'assure à peu de frais des protections occultes qui sont toujours utiles, car la vie est pleine d'embûches et des influences maléfiques agissent continuellement sur la destinée des pauvres mortels. Donc, on brûle de l'encens, on dépose des barres d'or, on fait des *lạy* partout où est censé habiter un esprit : un banian, une grotte, un tertre élevé, une mare profonde. Il ne coûte rien de le faire, même au cas où il n'existerait pas ; au cas où il existe, on peut être tranquille : il ne vous fera pas de mal.

Notre paysan dira donc de la divinité ; « Ce qu'on adore doit avoir une puissance surnaturelle, ce qu'on ménage ne peut vous vouloir que du bien ».

Ou encore : « L'être dépourvu de puissance surnaturelle, on ne l'appelle pas un dieu. Un chemin de traverse qui n'est pas le plus

court, on ne le prend pas ». Cela veut dire qu'on adore un être surnaturel uniquement en raison de sa puissance, de son efficience au point de vue humain et terrestre ; s'il ne la possède pas, son existence nous devient indifférente, son culte inutile, puisque ce culte n'est en quelque sorte qu'un chemin de traverse pour arriver plus facilement au but, qui est d'obtenir l'assistance et la protection divines.

Cette attitude à l'égard de la divinité est donc foncièrement positive, utilitaire. Elle n'a rien de transcendant. Cela explique que les temples et pagodes ont souvent moins l'air de sanctuaires sacrés que de sortes de prétoires mandarinaux où les gens qui ont des affaires viennent tenter des démarches intéressées. C'est ainsi également que les ministres du culte n'ont aux yeux du peuple aucun caractère sacré, rien qui les distingue des autres hommes : ils sont comme des scribes du *yamen* auxquels on a recours quand besoin est et moyennant un salaire convenable, mais qu'on ne se fait pas faute de tourner en ridicule si par hasard ils y tombent.

La verve populaire est particulièrement mordante à l'égard de tous les charlatanismes, qu'ils se cachent sous la *cà-sa* du bonze, sous la robe de lettré du géomancien et du tireur d'horoscopes, ou sous les airs inspirés des devins, des médiums ou des sorcières.

Ainsi le géomancien dont la profession est de trouver des terrains favorables à l'inhumation des morts, est souvent un hâbleur ; sous prétexte de rechercher la veine du dragon, ou le *fong-chouei* propice, il creuse la terre et déplace les tombeaux.

Le paysan lui dira à la face : « Si la motte de terre savait parler, vous mériteriez, maître géomancien, des gifles telles que vos mâchoires perdraient toutes leurs dents ! »

Et les boniments des devins et des devineresses ne méritent davantage aucune créance. Pour les ridiculiser, on leur fait rendre des oracles comme ceux-ci :

Cette maison est hantée par un esprit malfaisant ;
Il se manifeste par un chien qui aboie par la bouche.

Ou encore à une demoiselle qui consulte sur son sort :

— Votre sort, mademoiselle, est de n'être ni riche ni pauvre,
D'avoir de la viande dans la cuisine la veille du Têt ;
Votre sort est d'avoir une mère, un père,
Une mère qui est une femme et un père qui est un homme.
Votre sort est d'avoir un jour un mari dont vous serez la femme,
Et ensuite d'avoir des enfants dont le premier, s'il n'est pas une fille, sera un fils.

Un conseil donc à ceux ou celles qui croient à ces mauvais diseurs de bonne aventure :

Quand on a de l'argent, on l'attache soigneusement dans les traînes de son [couvre-seins ;
On ne le donne pas aux devins pour se procurer des soucis inutiles.

Mais c'est surtout contre les bonzes charlatans ou licencieux, tartuffes ou simoniaques que s'acharne la malice populaire. Certains bonzillons qui, par paresse, se font recevoir dans une pagode où ils n'ont rien à faire, excellent à lancer des œillades incendiaires aux jeunes filles du village :

Le bonze est en train de réciter des prières en *Na-mô*,
Quand il aperçoit une paysanne portant un panier et en train de chercher [des crabes à côté de la pagode.
Son cœur en est tout troublé.
Il jette là son catéchisme et sort pour lier conversation avec elle.
Mais la demoiselle est partie,
Et notre bonze rentre bredouille, son chapelet à la main !

Et voici un autre qui a toutes les vertus du sacerdoce :

Je suis un bonzillon parfait :
J'ai incendié toutes les pagodes où j'ai passé ;
Je mange continuellement de la viande de chien ;
J'ai l'habitude de planter des épines dans toutes les ornières du chemin.
Et, foi de disciple du Bouddha, dans toutes les provinces de l'Est et du Nord,
Toutes les filles célibataires sont amoureuses de moi : *Na-mô !*

Parfois, c'est une jeune fille qui, par espièglerie, fait la cour à un bonze peu sérieux et le rend malade d'amour :

Trois demoiselles portent du riz à la pagode.
L'une d'elles portant un couvre-seins rouge jette au bonze un philtre d'amour.
Le disciple du Bouddha en devient malade,
Malade au point qu'il a la tête toute rasée.
Son cœur est rempli de tristesse,
Et ses entrailles sont flétries comme la courge arrachée de sa branche.

Mais quittons ce domaine peu charitable et demandons-nous maintenant quels préceptes gouvernent ou dirigent la conduite du paysan tonkinois dans les différentes circonstances de la vie. Car ce qui le guide dans la vie quotidienne, ce sont ces proverbes, ces maximes, ces distiques répétés depuis des siècles et qui forment le trésor de la sagesse populaire. Ils sont innombrables et particulièrement intéressants à étudier. Le paysan ne s'exprime que par allusions et proverbes, maximes et sentences, et ces locutions ou ces phrases polies pour ainsi dire par l'usage apparaissent à ses yeux comme des vérités éternelles. Par leur syntaxe ou leur construction concise, ramassée, par leur allure sententieuse et rythmique, souvent aussi par leur

fraîcheur de styleet leur charme poétique — et ceci est une caractéristique du parler populaire annamite — elles s'inscrivent dans la mémoire et s'imposent à l'entendement et à la conscience. Ce sont, au point de vue moral ou pratique, des précédents auxquels l'homme du peuple se réfère pour se déterminer et pour agir. Ils dictent et inspirent sa conduite. Quand on veut se faire comprendre du peuple des campagnes, il fautautant quepossible s'exprimercomme lui . les longs discours sont inutiles ; une sentence, un proverbe placé à bon escient éclaire subitement la situation et souvent emporte l'adhésion unanime de gens que tous les palabres n'ont pas réussi jusque-là à convaincre. Ceci est particulièrement important pour ceux qui veulent agir sur les masses populaires de ce pays. Un propagandiste, par exemple, qui possède bien son parler populaire est irrésistible, tandis qu'une élite — soit dit en passant, — qui n'a qu'une culture exclusivement étrangère, qui a désappris, pour l'avoir méprisée ou insuffisamment cultivée, la langue de leur pays, est pratiquement sans influence : ce sont des plantes de serres chaudes qui n'ont plus leurs racines dans le terroir.

Cette morale ou cette sagesse populaire n'a certes rien de bien transcendant ; elle est un peu terre à terre et parfois volontiers égoïste ; mais elle est marquée au coin du bon sens.

Voici quelques maximes qui émaillent la conversation de nos paysans :

— Pour manger, il faut bien mâcher ; avant de parler, il faut réfléchir.
— Si tu sais, parle ; si tu ne sais pas, adosse-toi à la colonne et écoute.
— A force d'aiguiser le fer, on obtient une aiguille.
— Près de l'encre, on se noircit ; près de la lumière on s'éclaire,
— Vous jetez une boule de terre, on vous rejette une boule de plomb.
— Quand on entre dans un fleuve, on en suit les méandres ; quand on [entre dans une famille ou dans un pays, on en suit les coutumes.
— Une ignorance compacte vaut mieux qu'un savoir délayé.
— L'or noircit le cœur des hommes.

Et des réflexions mordantes qui dénotent une fine connaissance de l'âme humaine :

— Les chiens enragés le sont pendant un temps ; l'homme enragé l'est toute [l'année.
— Le venin des hommes est plus nocif que celui des serpents.
— La langue n'a pas d'os, elle est mobile et elle tourne de tous les côtés.
— Quand il s'agit des biens des autres, on crie au bodhisattva, mais quand [il s'agit de ses biens pro-[pres, on les attache avec des liens solides.
De la bouche vous invoquez le Bouddha, mais dans votre ventre vous cachez [toute une collection de couteaux meurtriers.
— Ne vous fiez pas aux taciturnes ; ils sont méchants ; ils donnent un coup [en cachette et ils vous tuent un éléphant.
Et les gens qui ont l'air idiot : ils font le mannequin pour attraper les corbeaux.

Pour se moquer des vantards et des fanfarons :

— Il n'est pas encore reçu docteur, et il menace déjà tout le village

Et voici l'aventurier :

— Il est capable de vendre le ciel sans signer de contrat.

Et l'audacieux :

— Il ose battre le tambour devant la porte du génie du tonnerre.

Ou encore :

— Il ose manier l'outil devant le maître ouvrier.

Et le maladroit :

— Il ne sait pas danser et il accuse le sol d'être incliné.

Et l'esprit borné :

— C'est une grenouille qui du fond d'un puits croit que le Ciel n'est pas plus grand qu'un couvercle.

Et celui qui n'a pas conscience de sa condition :

— C'est une baguette de vulgaire bambou qui veut être placée sur un plateau laqué rouge.

Et celui qui affiche une familiarité inconvenante :

— Voisin de la pagode, il appelle le Bouddha son frère.

Et celui qui a l'esprit de l'escalier :

— Il est très spirituel chez lui et c'est un sot au marché.

Des locutions de cette sorte se comptent par milliers dans le parler populaire annamite. On est émerveillé d'entendre les hommes et les femmes du peuple s'exprimer continuellement en ce langage imagé et pittoresque qui montre quelle richesse, quelle variété, quel charme, quelle saveur possède notre idiome national. Il y avait là matière à des œuvres originales et fortes : il ne nous a manqué qu'un Rabelais pour exploiter cette mine inépuisable.

Mais ces locutions et ces proverbes ne sont encore rien à côté des distiques qui sont une forme intermédiaire entre le dicton et la chanson. Ils ont déjà une incontestable valeur littéraire et ne sont plus l'expression spontanée des vérités populaires, mais l'œuvre anonyme de ces trouvères ou troubadours dont j'ai parlé plus haut. Il y en a de fort jolis et qui, comme toujours, dénotent une verve mordante et sarcastique. Et voici quelques-uns :

— Prenez un escalier, montez au Ciel et demandez au maître céleste :
L'argent qu'on donne aux femmes, peut-on le reprendre jamais ?

— On est séparé depuis longtemps, on brûle du désir de se revoir ;
Quand on se revoit, on n'a envie que de s'arracher le visage.
— Je défie quiconque de lancer des pierres au Ciel,
De tresser un panier pour enlever l'eau de la mer et de faire la cour à dame [qui est dans la lune.
— On ne joue pas de la musique à côté d'un buffle,
On ne tire pas son fusil sur des moineaux et on ne tue pas les mouches avec un poignard.
— C'est un vieux balai qu'on tient sous le bras ;
Mais si quelqu'un le demande : c'est mille taëls d'or.
— C'est un vieux morceau de bois pourri que Madame enferme dans sa malle ;
Si quelqu'un le demande, c'est du bois de santal.
— Un fleuve profond, on peut encore le mesurer ;
Mais le cœur humain, c'est quelque chose d'incommensurable.
— Le monde est un spectacle bien réjouissant :
Pour un poisson qui nage, que de gens jettent l'hameçon !
— Il se dit un héros, un grand homme : c'est un grand homme de paille ;
Je donne un coup de feu, et c'en est fait du grand homme !

L'homme du peuple sait manier l'allusion en même temps que l'ironie et la comparaison aussi bien que la sentence :

— Le tonnerre gronde à l'est, mais l'écho se répercute à l'ouest ;
Vous parlez d'autre chose, mais je m'en trouve choqué.
— Rien ne sert de fulminer et de tempêter :
Un mot d'ironie fait plus d'effet que mille coups de rotin.
— Le coup de rotin ne fait mal qu'un moment ;
Un mot d'ironie fait une blessure cuisante qui ne se referme jamais.
— Ce qui est inscrit sur la stèle de pierre s'use au bout de cent ans ;
Mais ce qui se transmet par la bouche des hommes ne se perd pas au bout de mille ans.
— Un dragon qui se baigne dans une mare stagnante :
Un homme sage qui vit à côté d'un sot : quel fardeau !
— On perd son temps à parler avec des imbéciles :
Cent charges de plomb ne peuvent jamais faire une cloche.
— Une aiguille d'or, on ne s'en sert pas pour en faire un hameçon :
Un homme sage, se garde de lui adresser des paroles blessantes.
— Une fleur odorante, on aime à la porter sur sa robe ;
Un homme sage, on aime à l'avoir tout le temps à ses côtés.
— On trouvee de sottes gens à la capitale même,
Et des hommes distingués jusque dans les régions les plus barbares.
— Les bonnes et belles paroles ne coûtent jamais rien,
Parlez en sorte que vous puissiez plaire aux gens...

*
* *

Mesdames, Messieurs, je ne sais si cette causerie un peu à bâtons rompus a eu la faveur de vous plaire. Mais, les bonnes et belles paroles, comme vous avez pu le voir, ne manquent pas dans notre langue. Nulle « forêt des pinceaux » n'égale la magnificence et la luxuriance de cette jungle touffue du parler populaire annamite. Dans la rapide excursion que je viens d'y faire, j'ai pris pour compagnon et pour guide mon brave compatriote le *nhà-quê* tonkinois.

Nous nous sommes engagés dans des sentiers peu connus, et dans la griserie des senteurs agrestes, nous avons bavardé et baguenaudé ensemble ; mon campagnon m'a ouvert un peu de son âme : une âme simple mais non puérile — comme d'aucuns le prétendent — pleine au contraire de bon sens et de malice, sans grands élans ni fanatisme, mais sceptique, railleuse, positive et volontiers terre à terre ; une âme insouciante et gaie d'ordinaire, mais parfois assombrie par la dureté d'une vie souvent précaire et misérable, du fait de l'inclémence de la nature et aussi de la méchanceté des hommes, et alors traversée par des éclairs de rêve et accessible aux impulsions irréfléchies, comme cela s'est vu maintes fois déjà ; — bref une âme de rude travailleur de la terre, naturellement amoureux de l'ordre et de la paix, attaché à la rizière qu'il a fécondée de son labeur et au village qui l'a vu naître, respectueux de la tradition et de l'autorité, qu'elle soit terrestre ou supranaturelle, mais dont le pénible effort n'a pas pour récompense un bien-être suffisant, et qui rêve, qui aspire à plus de bonheur et plus de justice. En entrant dans l'intimité de cette âme, j'ai appris à la comprendre et à l'aimer. Puissé-je, en vous la faisant mieux connaître à mon tour, vous inspirer le même sentiment pour ce brave paysan tonkinois, que Jean Marquet appelle déjà son frère, et le désir de travailler davantage à son bien-être matériel et moral et à son relèvement pour le plus grand bien de ce pays dont il est le principal agent de prospérité et de richesse !



Imprimerie d'Extrême-Orient

305 95.9 + 306 44
P5B4-Q9*-